

LES LIENS DU MENSONGE

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS MICHEL LAFON :

Les Nouveaux Voisins, 2018.

Catherine McKenzie

LES LIENS DU MENSONGE

*Traduit de l'anglais (Canada)
par Jacques Collin*

ROMAN
The logo for Michel LAFON features the name 'Michel LAFON' in a serif font, with 'LAFON' in a larger, bold font. The text is enclosed within a stylized, thick-lined oval shape that frames the letters.

Titre original :
The Good Liar

Copyright © Catherine McKenzie

© Éditions Michel Lafon, 2019, pour la traduction française
118, avenue Achille-Peretti – CS 70024
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex
www.michel-lafon.com

À Sara, pour avoir tenu bon.

Cecily

J'étais en retard. Voilà pourquoi je n'étais pas là lorsque c'est arrivé.

Je n'étais pas dans le bâtiment, ni même à proximité.

Ce matin-là, j'avais perdu la notion du temps alors que je poussais les enfants à se préparer pour l'école. Cela m'arrive parfois. Tout se passe normalement et – *pouf!* – une heure s'envole et le programme tombe à l'eau. On rate le début des cours, de la fête d'anniversaire... même un avion, une fois, et pourtant nous étions dans le terminal, avec suffisamment de temps pour rejoindre la porte d'embarquement bien avant la fermeture des portes.

Aucune de ces étourderies n'avait jamais eu la moindre incidence sérieuse sur ma vie. Du moins, pas à ma connaissance. Les enfants, consternés, levaient les yeux au ciel : c'était typique de leur mère, ce genre de plan galère.

Je n'étais pas toujours en cause, à première vue. J'aurais pu chaque fois jurer que j'avais tout tenté pour arriver à l'heure. Ce jour-là, par contre... Ce jour-là, j'étais peut-être arrivée en retard exprès.

Je peux le reconnaître, maintenant.

Ce jour-là, j'avais tapé du pied sur le sol poisseux du métro comme pour le faire accélérer. J'avais décompté les arrêts de dix à un, comme pour le lancement d'une fusée. Et lorsque la rame du Loop s'était enfin arrêtée à la bonne station, j'avais joué des coudes dans la foule trop lente et couru vers la sortie.

Tel le lapin blanc d'*Alice au pays des merveilles*, j'étais en retard, en retard, en retard.

J'avais monté les escaliers de béton au pas de course, le cœur battant. C'est probablement pour cette raison que je n'avais pas perçu la première secousse ni remarqué les expressions paniquées sur les visages que je croisais. Une fois dehors, j'avais dû m'arrêter pour reprendre ma respiration.

Ce que j'avais vu alors m'avait totalement coupé le souffle.

Le bâtiment que je voulais si désespérément rejoindre se trouvait à deux blocs de là. Le soleil d'octobre aurait dû faire étinceler ses panneaux de verre. Au lieu de quoi, ceux-ci étaient dévorés par les flammes. Avant que j'aie pu comprendre ce qu'il se passait, les cris m'avaient engloutie. Comme si j'avais été plongée dans la cacophonie du début de *Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band* – ces notes discordantes au ralenti qui n'ont plus rien de mélodique.

À partir de là, je ne me souviens plus que de bribes éparses.

Des gens qui couraient autour de moi, mon nez qui s'emplissait de la terrible puanteur du plastique brûlé, la chaleur torride. L'impression soudaine que le bâtiment avait aspiré l'air, qu'il m'avait attirée vers lui, avant de recracher sur moi une vague de chaleur dévastatrice.

Le bourdonnement de mes oreilles, alors, m'avait rappelé la sonnette du tricycle de mon fils quand il était petit. Des papiers, des gravats et des objets improbables avaient plu sur et autour de moi, parsemant le manteau à ceinture que j'avais si soigneusement choisi la veille au soir, lorsque ce que j'allais porter ce matin-là importait encore, de petits trous incandescents.

Puis j'avais de nouveau perdu la notion du temps. Cette absence n'avait probablement pas duré plus de quelques minutes, mais si l'on m'avait dit que j'étais restée inconsciente plusieurs heures, je l'aurais cru.

Durant cet intervalle, j'étais restée pétrifiée. Je ne sais combien de personnes étaient venues se heurter à moi. J'étais restée là, incapable du moindre geste, tandis que les flammes léchaient le bâtiment. Puis une main avait saisi la mienne, et m'avait entraînée avec force... les cris de l'homme avaient fini par atteindre mon cerveau et j'avais obéi :

Courez !

Nous avons couru comme des fous.

PREMIÈRE PARTIE

Un an plus tard

– 1 –

L'effigie

Cecily

Je suis encore en retard.

Cela m'arrive moins souvent que l'année précédente. Aujourd'hui, lorsque je suis pressée par le temps, mon corps vibre d'une anxiété dont je ne peux me débarrasser qu'avec des médicaments, et j'ai l'impression d'être un rouage dans le mécanisme d'une horloge. Alors je fais en sorte, la plupart du temps, d'être en avance – et je me retrouve à piétiner, impatiente, en attendant des gens, comme on a souvent dû m'attendre autrefois.

Depuis ce jour fatidique, je sais qu'un retard n'est jamais anodin. J'en suis la preuve vivante.

Pourtant, ma personnalité est loin d'être rationnellement liée à ce jour-là. Je suis en vie aujourd'hui parce que je n'étais *pas* dans le bâtiment. Je n'étais *pas* assise au quinzième étage dans une salle de conférences ouvrant sur le fleuve, à m'efforcer de rester maîtresse de moi-même. Je suis saine et sauve parce que j'étais en retard. J'étais tout près. Choquée, blessée même, mais vivante.

Cinq cent treize autres personnes n'ont pas eu cette chance.

Hors de question de défier le sort de nouveau, ou de laisser le hasard décider de ma vie. Comme l'homme qui avait survécu aux tours jumelles, et trouvé la mort dans un accident d'avion quelques années plus tard. On n'échappe pas à sa mort.

Malgré mes efforts, je suis en retard, aujourd'hui, comme me le rappelle mon rythme cardiaque qui s'emballe. Je regarde ma montre pour la vingtième fois. Il ne s'agit que de cinq minutes, ce n'est rien, me répète-je en me forçant à respirer lentement comme on m'a appris à le faire dans ce genre de situation.

Mon pouls s'apaise. Tout va bien se passer. La mort saura se montrer clémente – même elle ne saurait me reprocher d'être en retard, surtout pas aujourd'hui : demain, c'est le premier anniversaire du décès de mon mari.

*
* *

– Cecily Grayson ? appelle la réceptionniste du Fonds d'indemnisation.

Je fais mine de ne pas remarquer que toutes les têtes dans la salle se tournent vers moi. *Ainsi, donc c'est elle.* Ce ne serait pas bien de le remarquer. Ce serait indécent. Égoïste. Ingrat.

Je ne peux me le permettre.

Je lève docilement la main comme à l'école, puis suis la réceptionniste vers mon rendez-vous avec Teo Jackson, en m'efforçant de ne pas penser au fait que

ce bâtiment a aussi un quinzième étage, et que c'est là que je me trouve.

Le Fonds d'indemnisation avait expliqué avoir délibérément choisi cet étage lorsque ses responsables avaient loué ces locaux et annoncé sa vocation par voie de presse. Ils souhaitaient commémorer – perpétuer – l'immeuble de quinze étages qui s'était effondré un an plus tôt. Tel était leur but, répétaient-ils à l'envi dans des publicités omniprésentes à la télé ou dans ces encarts qui vous suivent partout comme des chiots sur Internet.

Les commémorations sont importantes, mais l'objectif premier du Fonds demeure l'indemnisation. Estimer le prix d'une vie disparue, puis verser ce montant à la famille de la victime, changeant ainsi à jamais la vie de chacun de ses membres, après le premier bouleversement occasionné par le deuil. Cela représente beaucoup d'argent, comme je l'ai appris, et comme l'atteste l'ameublement des bureaux. Je suis entourée d'épaisses moquettes grises, de murs crème fraîchement repeints, et de coûteux tableaux d'artistes émergents de la scène de Chicago, éclairés avec goût. Les gens peuvent repartir d'ici pauvres ou millionnaires, mais ils auront vécu cette expérience.

Comme si l'amour ou le deuil avaient un prix. Comme si se voir refuser l'accès aux fonds octroyés pour leur faciliter la vie après avoir vécu cette tragédie pouvait être atténué par un verre d'eau glacée orné d'une parfaite rondelle de citron.

J'écarte ces pensées ingrates. Le Fonds a fait beaucoup, et pour beaucoup de gens, moi y compris. Je ne devrais pas être si critique.

Teo Jackson m'attend dans une salle de réunion où sont alignés des panneaux de liège. Ils sont couverts de fiches multicolores classées par colonnes.

En tête de chaque colonne, se trouve une fiche blanche sur laquelle un mot est inscrit.

L'un d'entre eux : *RUE*.

Un autre : *NON IDENTIFIÉ*.

– Cecily, dit Teo. C'est un plaisir de vous revoir.

– Vraiment ?

Teo frotte sa barbe taillée court. Sa peau est dorée et il porte un éternel tee-shirt gris sous une veste de velours côtelé de bonne facture. Un jean noir. Des Converse. Je ne l'ai jamais vu avec autre chose qu'une variation de cette tenue. J'imagine que son placard doit être divisé en quatre sections, l'absence de choix doit lui faciliter la vie.

– Vous doutez vraiment de tout ? demande-t-il, le pétilllement de ses yeux ajoutant à son sourire.

J'évite de le regarder en face. Teo est bien trop bel homme pour mon niveau de confiance en moi actuel.

– Je travaille l'affirmation de soi, en ce moment.

– C'est le psy qui vous conseille ça ?

– C'est ma psy, oui.

Je n'avais pas de psy, avant, mais c'est le seul endroit où je peux me soulager. Maintenant, je me sers du fait que j'en ai une pour mesurer l'intérêt des gens. S'ils tiquent ou paraissent gênés quand je mentionne ma thérapie, ils ne méritent pas que je m'attarde.

Teo ne tique pas, ne paraît pas gêné. En revanche, il ajoute :

– Une minute.

Il attrape une fiche rose, écrit *EFFIGIE ?* dessus avec un gros marqueur, et l'accroche dans la colonne *RUE*.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Le chemin de fer. Le déroulé de ma journée.

Il me sourit de nouveau. C'est le premier souvenir que j'ai de lui, la façon dont il m'avait souri et dit que tout allait bien se passer quand il n'avait encore aucun moyen de le savoir. Mais il y avait quelque chose en lui qui m'avait donné envie de le croire, ce que j'avais fait.

– C'est ce que je fais pour chaque film, dit-il. Une façon d'organiser le récit.

– Mais il s'agit d'un documentaire.

– N'empêche, il y a tout de même une histoire. Avec un début, un milieu et une fin. Un protagoniste et un antagoniste.

Sa main court d'une colonne à l'autre en tapotant les fiches, qui font entendre un petit claquement.

– Un personnage principal.

Sa main atterrit sur la fiche qu'il vient d'annoter.

– Je ne suis pas une héroïne, Teo.

– Pourquoi ne pas me laisser en juger ?

Un an plus tôt, Teo était allé avec son assistant faire des repérages pour une publicité qu'il avait accepté de tourner pour payer les factures. Il était occupé à photographier les sans-abri installés aux alentours de la station Quincy lorsque le monde avait basculé. Lui aussi s'était immobilisé ce jour-là, photographiant Chicago pendant cette mutation irréversible, faisant de la ville un portrait autrement plus fouillé que les images prises sur les téléphones portables de la foule. Lorsque l'incendie avait commencé à s'étendre dans Adams Street, il avait compris qu'il était temps de se mettre à l'abri.

Mais d'abord, il avait décidé de prendre un dernier cliché.

Il m'avait saisie dans un tourbillon de débris, le fleuve scintillant en arrière-plan. Lorsque je la regarde maintenant, l'image me paraît mise en scène, comme tirée d'un film dans lequel l'héroïne a vécu l'enfer et se prépare à la confrontation finale avec un méchant presque impossible à tuer. Mes vêtements sont souillés, mais mon visage est immaculé, et je regarde fixement le bâtiment qui se reflète dans mes yeux telle une torche.

Il avait pris ses photos – clic, clic, clic – puis il m'avait attrapé la main et m'avait entraînée en lieu sûr.

Pendant que nous attendions dans la station Washington, à l'instar des Londoniens pendant le Blitz, Teo avait téléchargé cette image sur un site qu'utilisent les photographes freelance pour vendre leurs clichés. Elle était devenue la photo du jour, celle que tout le monde associait au 10 octobre, et le mois suivant, et le suivant, et le suivant, partout où j'allais, j'avais vu mon visage qui me regardait.

D'une certaine façon, j'étais devenue l'effigie d'une tragédie qui avait tué cinq cent treize personnes et en avait blessé plus de deux mille autres, y compris l'assistant de Teo, qui s'était retrouvé avec des brûlures au deuxième degré sur les bras et le torse.

Je ne voulais pas de cette renommée, de cette notoriété, de cette célébrité. Teo m'avait demandé l'autorisation de mettre en ligne le cliché tandis que nous attendions la fin de l'alerte dans la station de métro, sur le moment je n'avais pas saisi ce que cela impliquait ; j'avais juste dit oui à l'homme qui venait de me sauver la vie. Lorsque j'avais envisagé de revenir sur mon

accord, il était trop tard. Alors j'avais laissé le temps faire son œuvre et tenté de laisser cela derrière moi.

Mais j'avais découvert que l'on ne choisissait pas quelles images s'enracinaient, même lorsque l'on en était le sujet.

Deux mois auparavant, Teo avait reçu du Fonds la commande d'un documentaire sur ce qu'on appelait désormais le Triple Dix, parce que l'explosion avait eu lieu à 10 heures précises le 10 octobre. Son angle d'approche, m'avait-il expliqué dans la série d'emails qu'il m'avait envoyés pour me persuader de participer à son film, serait de suivre trois familles un an après le drame.

Ma famille fait partie des « chanceux ». Mon époux, Tom Grayson, était sur mort sur le coup (nous l'espérions, et ne dirions jamais autre chose aux enfants) dans l'explosion, mais nous avons pu récupérer son corps, l'enterrer et, grâce au soutien excessivement généreux du Fonds, reprendre le cours de nos vies. Les Ring, eux, ont eu moins de chance et se battent pour obtenir une indemnisation. Et puis il y a Franny Maycombe.

Mais nous reparlerons d'elle plus tard.

– Je ne suis pas certaine de vouloir le faire, dis-je à Teo.

Sa main n'a pas quitté la fiche censée me représenter. Ses ongles sont courts et nets, en comparaison des miens, rongés par l'inquiétude.

– Et pourquoi ?

– Je n'ai pas envie de me retrouver de nouveau sous les projecteurs. Nous ne sommes pas la seule famille à avoir reçu une compensation financière. Pourquoi ne pas en choisir une autre ?

Je me détourne de lui et saisis mon reflet dans la baie vitrée qui court du sol au plafond. J'ai un pantalon noir et un sweat gris tout bête. Mes cheveux blonds auraient grand besoin d'une coupe, mais on m'a demandé de ne pas y toucher avant la fin du tournage. « Une question de raccord », m'a expliqué l'assistante de Teo. Comme si cinq centimètres de cheveux en moins pouvaient rendre la femme de la photo méconnaissable. Si seulement.

– Je comprends ce que vous ressentez, me dit Teo. Mais nous avons besoin de vous pour ce film.

Je m'approche de la vitre à pas mesurés, pour voir si la panique s'empare de moi. C'est un autre effet secondaire : depuis que j'ai raté ce rendez-vous, chaque fois que je suis le moins du monde en hauteur, j'ai l'impression de me trouver au bord d'une falaise et qu'une main sur mon épaule attend le moment opportun pour me pousser. Ou parfois même, que c'est moi qui vais sauter.

– Pour quelle raison, exactement ? Et, par pitié, ne me dites pas que c'est parce que je suis le visage de cette tragédie.

Je touche la vitre. Il fait froid, aujourd'hui, et le verre me brûle les doigts. J'écarte ma main. Mes doigts ont maculé la surface, maintenant ornée d'empreintes parfaites de mon index et de mon majeur. Si je sautais et que je volais vers le sol comme les flocons paresseux qui ont commencé à tomber des nuages noirs accumulés dans le ciel, ils auraient de quoi m'identifier.

Teo remue derrière moi.

– Parce que vous êtes le cœur de cette histoire, Lily. Je ne vois pas comment la raconter sans vous.

Lily. C'est comme ça que Tom m'appelait. L'avais-je dit à Teo, ou avais-je juste une tête à m'appeler Lily, le nom anglais du nénuphar, une fleur placide flottant dans une mare, un contrepoint aux crapauds ?

– Je ne suis le cœur de rien, dis-je d'une voix indécise, peu convaincante.

C'est un autre point que je dois travailler, selon ma psy. Je ne devrais pas vivre dans une telle incertitude – ni le montrer, d'ailleurs.

– J'aimerais que vous puissiez voir ce que je vois, dit Teo en passant un bras sous le mien.

Je m'y appuie, le laissant un instant porter une partie de mon poids.

Un toussotement.

Sa main se retire si vite que je manque tomber.

– Oui, Maggie ?

Maggie est l'assistante de production de Teo. Vingt-cinq ans, mince, vêtue d'une tenue dont ma fille de quinze ans, Cassie, rêverait. Elle marque clairement son territoire, même si Teo, à quarante-deux ans, est techniquement assez vieux pour être son père. Je me demande une fois de plus s'il y a quelque chose entre eux ou s'il est juste l'objet de ses fantasmes.

– Franny Maycombe est à l'accueil, dit-elle.

Voilà que nous en arrivons à Franny plus vite qu'escompté.

Je croise le regard de Teo et j'agite négativement la tête.

– Pouvez-vous lui demander d'attendre ? dit-il. Nous n'en avons pas tout à fait terminé.

– Bien sûr, répond Maggie. Je vais lui dire.

– Je croyais que vous et Franny étiez proches ? reprend Teo une fois Maggie sortie. Que se passe-t-il ?

– Je suis juste fatiguée. Je subis déjà une pression énorme avec la cérémonie et tout ça, et Franny...

– ... Peut se montrer accaparante ?

– Franchement, oui. Même si je ne lui en fais pas reproche...

Je me retourne vers la fenêtre. Teo me laisse respirer une minute. Une pause.

– Vous êtes toujours d'accord pour faire votre premier entretien demain ? Après la cérémonie ?

– Je suppose que ça aussi, ce sera filmé ?

– Oui.

Je croise le reflet de ses yeux. Que voit-il lorsqu'il me regarde ?

Je n'ai pas l'impression d'être cette femme sur la couverture de tous ces magazines. C'était quoi, la chanson ? *Pretty on the Inside* ? Je me voyais comme cela, avant. Maintenant...

– Et ensuite, poursuis-je, vous viendrez à la maison ?

– Oui.

Je suppose qu'il ne me reste qu'à m'y faire. J'acquiesce d'un hochement de tête.

– Il y a une sortie, par-derrrière ?

– 2 –

Un lointain rivage

Kate

Dans un autre pays, à Montréal, Kate Lynch était étendue sur un lit qui continuait de lui paraître étranger, à regarder les formes que dessinait sur le plafond l'ombre projetée du lampadaire de la rue. La pendulette à côté d'elle luisait avec éclat. Une minute plus tôt, elle avait affiché minuit. C'était donc fait. Le 10 octobre. Le jour qu'elle craignait depuis des mois avait fini par arriver.

Elle savait que ce serait un jour plein de souvenirs. Certains malvenus, d'autres inévitables. Cinq cents personnes ne meurent pas aux États-Unis sans une couverture médiatique continue. La date anniversaire serait commémorée chaque année. Mais celui-ci, le premier, allait faire l'objet d'une attention toute particulière. Surtout de la part des personnes directement concernées.

Kate avait fait de son mieux pour se couper de toutes les informations sur le Triple Dix ces douze derniers mois. C'était pour cette raison qu'elle avait choisi Montréal. Elle s'était dit qu'au Québec les gens

seraient moins obsédés par les détails sordides. Elle avait eu raison. Ils avait bien sûr couvert l'événement. Le monde entier l'avait fait. Mais ça ressemblait davantage à ce qu'elle avait vu depuis l'Europe au moment de l'ouragan Katrina. Le ton des présentateurs était plus détaché. Ils n'étaient pas directement concernés. Et c'était exactement le genre de recul dont Kate avait besoin. Une distanciation qui amortirait le gros du choc.

Dans l'ensemble, cela avait plutôt bien fonctionné. Elle avait pu, par intermittence, oublier qui elle était. Pourquoi elle était là. Ce qu'elle avait laissé derrière elle. Au quotidien, elle se concentrait sur ce qu'elle faisait et évitait de penser au reste du monde. Non qu'elle ait vraiment le temps de regarder les infos ou de lire le journal qui, de façon presque saugrenue, atterrissait encore devant la porte tous les matins – cela aussi faisait partie de sa nouvelle vie. Mais à mesure que le décompte des jours précédant la commémoration progressait, Kate savait que même ici, à ce qui paraissait être des milliers de kilomètres, elle ne pourrait y échapper. Les images. Les hommages. Peut-être même quelques références directes à son ancienne vie.

La semaine à venir, voire la suivante, allaient être un cauchemar. Ce simple mot, *cauchemar*, suffisait à déclencher ce qu'elle redoutait le plus.

Le souvenir.

*

* *

À cet instant-là, l'année précédente, quasi à la minute près, la fille de Kate avait fait un cauchemar.

Cela n'avait rien de rare. Elle était sensible, fragile. Son cerveau semblait aspirer tout ce qui pouvait lui arriver de négatif durant sa journée à l'école, et le lui renvoyer la nuit. Il leur avait fallu des années pour ne serait-ce que la faire coucher dans son propre lit. Des années encore pour que la veilleuse de l'entrée et la porte du placard maintenue ouverte fussent à l'y maintenir, excepté les nuits les plus agitées.

Un an plus tôt, un hurlement familial avait tiré Kate de son sommeil. Elle s'était arrachée au cocon de couvertures qu'ils avaient installé sur le lit en prévision de l'arrivée du froid, et s'était précipitée dans le couloir avant que ses cris réveillent tout le monde.

Elle avait trouvé sa fille les mains agrippées à la couverture, les yeux écarquillés, sa bouche s'agitait sans qu'il en sorte un son. Kate avait posé la main sur le front moite de sa fille et s'était accroupie, ses genoux tressautant comme du pop-corn.

- Tout va bien, mon bébé. Calme-toi. Je suis là.
- Maman ?
- Oui, c'est moi, je suis là. Juste là.
- Il est encore là le méchant monsieur ?
- Il n'y avait pas de méchant monsieur, ma douce.

Elle avait tourné la tête vers Kate. Ses bras étaient minces et musclés – à cinq ans, elle n'avait plus rien de poupin. Ses yeux semblaient noirs.

- Si, il y en avait un.

Kate n'avait toujours pas trouvé la bonne approche pour ce genre de situation. Devait-elle contredire sa fille ? Lui dire qu'elle avait tout imaginé, cela revenait-il à la traiter de menteuse ? Il y avait tant de questions auxquelles elle ne trouvait pas de réponses satisfaisantes dans sa vie de mère. Et lorsqu'elle tentait de

demander aux *autres*, les mères parfaites, celles qui géraient, qu'elle croisait partout, au parc, à la, on la toisait avec ce regard étrange, comme si elle leur avait demandé comment lacer ses chaussures. Ou pire, comment respirer.

– À quoi ressemblait-il ?

– Il faisait trop noir pour le voir. Mais je l'entendais. Il soufflait fort.

La poitrine de sa fille s'était soulevée, un spasme profond qui lui avait fait froid dans le dos. Et s'il y avait vraiment eu quelqu'un dans la pièce ? Ce genre de chose arrivait. Un homme caché dans le placard, ou dans l'armoire à linge du couloir. Il y avait tant de possibilités effrayantes.

Elle avait fouillé des yeux la pièce obscure et écouté attentivement. La fenêtre était fermée. La lumière du placard était allumée. La maison était silencieuse. Elle l'aurait senti, si elle était passée près de quelqu'un dans le couloir. Il n'y avait personne.

Elle avait serré sa fille dans ses bras.

– Je suis désolée, mon bébé. Je suis désolée que tu aies si peur.

– C'est pas ta faute si le méchant monsieur est venu.

Elle avait raison. Mais Kate avait néanmoins l'impression du contraire. Elle aurait dû trouver un moyen de garder les méchants à distance – elle se le reprochait sans cesse. Même les méchants imaginaires des rêves de sa fille.

– Je t'aime, mon bébé. Maman t'aime très fort.

Kate l'avait reposée doucement sur son oreiller et avait caressé ses cheveux humides. Ils étaient fins et soyeux. Personne ne lui avait dit, avant qu'elle ait

des enfants, qu'être mère reviendrait à revivre sa propre enfance, en pire. Qu'elle connaîtrait de nouveau toutes ces déconvenues et toutes ces angoisses, en cent fois plus fort.

Lorsque la respiration de sa fille s'était enfin apaisée, Kate avait rejoint son lit et songé à son impuissance avec un sentiment de défaite.

Un an plus tard, étendue dans un autre lit, dans une ville étrangère, sa vie bouleversée de façon irréversible, le sentiment de défaite et les regrets avaient pris pour elle un sens autrement plus aigu.

Allait-elle survivre à la journée du lendemain, ou sonnerait-elle finalement sa perte ?

Transcription d'entretien

Entretien avec Franny Maycombe (F.M.), interrogée par Teo Jackson (T.J.).

T.J. : Je voudrais commencer par vous remercier d'avoir accepté de participer au documentaire.

F.M. : C'est bien normal ! Je pense que c'est important, ce que vous faites. Ce reportage va apporter sa pierre à nos efforts. J'en suis certaine.

T.J. : Donc, nous allons conduire une série d'entretiens ces deux prochaines semaines, couvrant un éventail de sujets assez large, la tragédie et son impact en étant les éléments centraux.

F.M. : Je comprends.

T.J. : Bien. Commençons par les questions de base. Quel est votre nom ?

F.M. : Je m'appelle Franny Susan Maycombe.

T.J. : Et quel âge avez-vous ?

F.M. : J'ai vingt-quatre ans.

T.J. : Où êtes-vous née ?

F.M. : Ici, à Chicago.

T.J. : Vous avez grandi ici ?

F.M. : Non, à Madison. J'ai été adoptée bébé, et c'est là-bas que mes parents adoptifs m'ont emmenée.

T.J. : Madison, dans le Wisconsin ?

F.M. : Tout à fait.

T.J. : C'était comment, de grandir là-bas ?

F.M. : Très bien. Rien de spécial. Une vie banale, dans une ville un peu petite. Je suis certaine que vous pouvez imaginer.

T.J. : Vous êtes allée à la fac ?

F.M. : Je me suis arrêtée au lycée, en ce qui me concerne. Je voulais y aller, et j'avais les notes pour, mais nous n'en avons pas les moyens. Peut-être que j'irai, un jour.

T.J. : Vous avez travaillé après le lycée ?

F.M. : Oui, j'ai fait pas mal de choses. J'ai été réceptionniste chez un dentiste. Et j'ai travaillé dans une boutique d'électroménager. Puis serveuse. Enfin, la totale.

T.J. : Mais maintenant, vous travaillez pour le Fonds d'indemnisation du Triple Dix ?

F.M. : Effectivement.

T.J. : En fait, vous en êtes même l'administratrice ?

F.M. : Coadministratrice... Madame Grayson est administratrice, elle aussi. C'est même elle, l'administratrice principale... mais effectivement, oui.

T.J. : Qu'est-ce qui vous y a menée ?

F.M. : Je me suis investie suite à mon lien avec le Triple Dix.

T.J. : Eh bien, parlons-en. Où étiez-vous le 10 octobre ?
[Pause]

T.J. : Tout va bien ? Je sais qu'en parler peut être difficile.

F.M. : Ça va. Ce n'est pas ça ; c'est juste, *pfou*, j'ai eu comme un flash. Un sentiment de déjà-vu, ce genre de chose, mais pas comme vous croyez. Et tout cela remonte à un million d'années, n'est-ce pas ? C'était dans une autre vie.

T.J. : Et comment était cette autre vie ?

F.M. : Je me trouvais dans le restaurant où j'étais serveuse, à vivre de pourboires minables. Avec ce genre d'uniforme, vous voyez, le tablier, le chemisier jaune, la jupe trop courte. Enfin bon – c'était juste après le rush du petit déjeuner, le moment où l'on a le droit à une pause, sauf qu'un car de touristes s'est arrêté, et qu'on a bossé comme des dingues, à courir, à nous assurer que toutes les commandes passaient bien. Puis la nouvelle est arrivée – ça a envahi les écrans télé, comme chaque fois qu'un événement majeur se produit, et on s'est tous interrompus pour regarder. Je suis restée là une heure sans bouger. Les autres aussi.

T.J. : C'était à Madison ?

F.M. : Oui.

T.J. : Il est arrivé quelque chose d'autre, ce jour-là ? Quelque chose d'important ?

F.M. : Plutôt, oui. Les reportages télé ont continué pendant des heures. Nous étions dans les box, les yeux collés aux écrans. Tout le monde a d'abord pensé que c'était une nouvelle attaque, un attentat terroriste, et le car de touristes ne repartait plus. Puis le soir est venu, la nuit est tombée, et ils se sont mis à annoncer le nom de certaines des victimes. J'ai commencé à me sentir bizarre, à trembler, vous savez, comme si ma vie allait changer.

T.J. : Pourquoi cela ?

F.M. : Je n'en suis pas certaine. Mais j'ai ce lien avec Chicago, vous voyez, et il y avait cette immense tragédie qui se passait là-bas, et j'avais l'impression de savoir. Juste, de savoir.

T.J. : Que saviez-vous ?

F.M. : Je comprends bien que ça a l'air dingue, mais je le jure – je savais que ma mère était morte avant même qu'ils ne prononcent son nom.